

# Jean-Paul MARAT

Ses origines, ses apports à la médecine

## Agent secret ? \*

par le Dr Joseph RECHTMAN \*\*

Pour essayer de savoir ce qui, un jour, a rapproché le Dr William Buchan et Jean-Paul Marat, ces deux personnages historiques si dissemblables, si populairement adulés de leur vivant et au-delà de leur mort, il nous semble nécessaire de connaître quelque peu Marat, de sa naissance jusqu'à la Révolution.

Dès que nous compulsions les historiens, se pose un cas Marat : dès sa naissance, ceux-ci sont loin d'être d'accord sur son ascendance.

Pour les uns, le père de Marat, né en 1704 à Cagliari (Sardaigne), serait un prêtre défroqué ou un catholique converti au calvinisme (J.-P. Chèvremont, Dr Cabanès, L. Gottschalk, J. Castelnau, Ch. Reber, J. Massin, M. Vovelle, D. Hamiche, Ch. Dedeyan, Cl. Manceron, Dr A Soubiran, etc.) ; pour les autres, un Juif sarde fuyant ou non une vague d'antisémitisme, se convertissant ou non au calvinisme, ayant une origine espagnole (G. Walter, Funck, Brentano, Bernardini, G. Godlewski, duc de la Force, etc.) ; en réalité, ces auteurs ne font que suivre G. Walter.

Qu'en est-il ?

La plupart des historiens intéressés par la biographie de Marat ont fait partir celle-ci du lieu de naissance de Jean-Paul à Boudry, près de Neuchâtel en Suisse, et lieu de fixation de son père à 35 ans : Jean-Baptiste Mara.

---

\* Communication présentée à la séance du 17 mai 1980 de la Société française d'histoire de la médecine.

\*\* 4, rue Marbeuf, 75008 Paris.

# M A R A T

---

## CHAPITRE PREMIER

ANNÉES D'APPRENTISSAGE  
(1763-1775)

Jean-Paul Mara, dit Marat, est né le 24 mai 1743, dans les domaines du roi de Prusse, d'un père sarde et d'une mère suisse. Son nom est d'origine nettement sémitique. Les traits de sa figure accusent un type oriental très prononcé.

Il quitte la maison paternelle à l'âge de seize ans. Il se rend d'abord en France. Il y reste six ans environ (deux ans à Bordeaux et quatre, ou presque, à Paris). Il passe ensuite en Angleterre où son séjour se prolonge pendant onze années consécutives. Le Marat qui revient s'installer en France à l'âge de trente-quatre ans s'y présente comme un étranger et se fait passer pour un célèbre médecin anglais qui, sollicité par de nombreux malades, a bien voulu établir sa résidence en France. Plus tard, en 1785, après neuf ans de séjour ininterrompu à Paris, il entend encore

Textes différents de G. Walter de 1933 et 1960.

# M A R A T

---

## CHAPITRE PREMIER

ANNÉES D'APPRENTISSAGE  
(1763-1775)

Jean-Paul Mara, dit Marat (le *t* final a été ajouté par lui à son nom en 1773)\*, est né le 24 mai 1743, dans les domaines du roi de Prusse, d'un père sarde et d'une mère suisse.

Il quitte la maison paternelle à l'âge de seize ans. Il se rend d'abord en France. Il y reste six ans environ (deux ans à Bordeaux et quatre, ou presque, à Paris). Il passe ensuite en Angleterre où son séjour se prolonge pendant onze années consécutives. Le Marat qui revient s'installer en France à l'âge de trente-quatre ans s'y présente comme un étranger et se fait passer pour un célèbre médecin anglais qui, sollicité par de nombreux malades, a bien voulu établir sa résidence en France. Plus tard, en 1785, après neuf ans de séjour ininterrompu à Paris, il entend encore conserver cette qualité d'étranger et la fait valoir

\* On prétend aussi que ce *t* aurait été ajouté déjà par son père en 1753.

Les historiens sont aussi et avant tout des hommes et la seule biographie soi-disant sérieuse publiée entre les deux guerres mondiales (1918, 1939) est celle de Gérard Walter en 1933, à laquelle vont faire référence tous les auteurs et historiens de Marat jusqu'à ce jour, y compris le dernier, Jean Massin en 1960. Selon les événements historiques, leurs écrits extraieront de Walter ce qui intéresse leur opportunisme ou leur conviction antisémite, et Jean Massin ne s'apercevra pas que lors de sa dernière réédition de Marat, en 1960, G. Walter commet une malhonnêteté intellectuelle lorsqu'il affirme dans le N.B. de son avant-propos : « Ce livre, publié pour la première fois il y a un quart de siècle, demeure tel que je l'avais écrit ; mais la présente édition comporte une importante partie documentaire qui n'y figurait pas auparavant » et que Massin transcrit dans les « Indications bibliographiques de son *Marat* : G. WALTER, *Marat*, 1933 (Albin Michel, 1933, réédité avec un supplément 1960, mais sans retouches au texte initial ».

Rien n'est plus faux ; le premier paragraphe est changé : comparez le texte de l'édition de 1933 : « Marat - Chapitre premier ». Ce texte va déclencher la propagande antisémite contre Marat durant l'occupation allemande en France (1940-1944) (Funck-Brentano : *Marat ou le Mensonge des mots (sic)*, 1941, ce chef-d'œuvre de haine ; Armand Bernardini : *Le Juif Marat*, 1944 ; de nombreux articles dans la presse d'occupation du type : *Marat était-il Juif ?* et même après guerre : Duc de la Force : *De Colbert à Marat*, 1946).

Et le texte de 1960 qui n'a plus rien de sémite ni d'oriental.

Domage que cette supercherie soit découverte après la mort de G. Walter, et passée inaperçue de Jean Massin, le dernier biographe de Marat. C'est celle qui a fait le plus de mal.

Il faut donc en conclure : s'il existe plusieurs éditions d'un ouvrage, de bien s'assurer que nous avons affaire au même texte.

L. Gottschalk, Professeur à l'Université de Chicago, déjà, dans un article publié en 1936 dans les *Annales historiques de la Révolution française*, mettait en garde les historiens sur le Marat de G. Walter qu'il considère d'opinion politique « modérée » en s'inquiétant toutefois : « Parfois, G. Walter semble se colorer d'un véritable parti pris et l'on se demande quelles ont été ses sources. Ainsi, on voudrait bien savoir, par exemple, sur quoi il se fonde pour prétendre que Marat était Juif » (p. 7).

Pour les historiens, tout ce qui n'est pas irréfutable est éclairci avec leur cœur : ainsi, Arthur Conte fait du père de Marat un médecin espagnol ; ses origines occitanes n'y sont sans doute pas étrangères.

Funck-Brentano, déjà cité, s'appuyant sur Walter, en 1941, lui trouve la même origine sémitique ; il ajoute un document datant du mariage du père de Marat en 1741, où un témoin, Paul Abraham Mendès, un Juif vénitien, a apposé sa signature : « Qui pourrait donc fréquenter un Italien exilé dans un pays d'adoption, sinon un autre Italien dont il parle la même langue et avec lequel il peut se comprendre ? ». Les Italiens à Boudry, en 1741, ne devaient pas être nombreux (nous-même avons connu pareille situation :

étudiant français deux ans à Chicago, ville où il y a peu de Français, recherchions les Français (le mal du pays). Quotidiennement, nous voyons à Paris des individus se rencontrant uniquement parce que de même pays et de même langue.

De tous temps les médecins s'intéressent à Marat, ne serait-ce que parce qu'il est l'un des leurs ; ainsi, le Dr Cabanès publie un *Marat inconnu* en 1891 puis en 1911 ; le professeur Lacassagne, de Lyon, réunit une documentation iconographique sur Marat dans le Fonds Lacassagne ; également le Dr Claudius Roux, de Lyon, publie dans la *Revue du Crocodile*, en 1954, une iconographie de Marat ; le Dr G.S. Juskiewenski lui consacre sa thèse de doctorat en médecine, en 1933. Le Dr Guy Godlewski, dans sa galerie *Des Médecins et des Hommes* en 1972, accorde une préférence au Juif sarde Marat, dont le destin fut fascinant ; son ascendance polonaise y est pour quelque chose. Le Dr Heymans a fait un cours sur Marat, en 1980, à la chaire d'histoire de la médecine.

Grâce au Dr Emilio Mara, de Cagliari, notre contemporain, dans une publication faite en 1964 dans les *Annales historiques de la Révolution française*, nous avons pu retrouver « l'influence du milieu « sarde » où il s'est préparé, sans laquelle on ne comprend rien à l'histoire de Marat »... (Ed. Herriot, 1929).

En 1925, le Pr E. Pilia, du lycée Dettori de Cagliari, après avoir compulsé les archives de l'archevêché de Cagliari, a retrouvé que Jean Mara, le père de J.-P. Marat, est né le 9 août 1704 d'Antoine Mara et de Miliana Trogu. Antoine Mara ajoute à son nom celui de Bonfils, son aïeule, comme c'est l'usage en Sardaigne et qui a encore cours aujourd'hui. D'où la signature qu'appose Jean Mara sur son acte de mariage à Genève : Jean Mara Bonfils. Les actes religieux du grand-père de Marat, de baptême de son père, attestent bien l'origine catholique de Jean Mara.

Qu'en est-il de l'origine prétendue espagnole de Jean Mara ? Lorsqu'il naît, l'Europe est en pleine guerre de la Succession d'Espagne depuis 1701, à laquelle participe Louis XIV qui a tenté de placer un Bourbon sur le trône d'Espagne. Cagliari est bombardée par la flotte anglaise et capitule en 1708. La Sardaigne, qui appartient à la couronne d'Espagne depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, devient autrichienne, confirmée par le traité d'Utrecht en 1713 pour finalement appartenir à la Maison de Savoie en 1720, en remplacement de la Sicile, et c'est le royaume de Sardaigne.

La jeunesse de Jean Mara est perturbée, né Espagnol (d'où sans doute son origine espagnole, mais ceci est valable pour tous les Sardes ; a-t-on jamais évoqué l'origine gênoise du père de Napoléon ?), à moins que les Mara ne vinssent s'installer en tant que « colons espagnols », ce qui n'a jamais été évoqué, nous doutons d'une origine espagnole. En moins de vingt ans, Jean Mara fut Espagnol, occupé par les Anglais, Autrichien, enfin Sarde. Et sans doute impressionné dans son enfance par la présence de marins anglais à Cagliari, il inculquera la notion de l'Angleterre à Jean-Paul.

Jean Mara devient frère carme de la place des Carmes de Cagliari, s'enfuit en Suisse en 1740, à la suite d'un scandale d'ordre privé. Il se convertit au

calvinisme, épouse Mlle Louise Cabrol, de Genève, d'origine française, réfugiée huguenote. Il a trente-six ans et sa jeune femme dix-sept. La valse des nationalités continue : habitant de Genève, qu'il quitte pour Boudry, bourg fortifié dans la principauté prussienne de Neuchâtel. Après le citoyen libre de Genève, le voilà Prussien.

Le 24 mai 1743 naît Jean-Paul, donc Prussien de nationalité.

Après la mort de sa mère qu'il chérissait tant, et d'excellentes études, Jean-Paul Marat va quitter Boudry. Son trajet est connu : la France : Bordeaux 1760-1762 ; Paris 1762-1765. L'Angleterre : 1765-1776. Paris 1776-1793.

Il exerce la médecine à Londres, sans diplôme, mais ceci est courant au XVIII<sup>e</sup> siècle, assiste aux émeutes populaires provoquées par l'affaire Wilkes, député anglais élu et réélu, mais à chaque fois invalidé par la Chambre des Communes aux ordres du roi George III (1769).

Marat quitte l'Angleterre en avril 1776 en passant par Douvres, ainsi qu'en atteste sa plus ancienne lettre connue, traverse la France et rejoint le cercle de sa famille à Genève. Confirmé par une lettre écrite de cette ville, le 14 mai 1776, à un notable de Neuchâtel et dans laquelle il se réjouit de retrouver les siens après une si longue absence et du plaisir de passer quelque temps parmi eux, avant de retourner à Londres. Mais c'est à Paris qu'il se fixe définitivement, en 1777.

1770. — Obtient un poste de médecin-vétérinaire, fait de la littérature politique : *Aventures du comte Potowski*, non publiées.

1772. — Retour à Londres où il publie tour à tour : *Essai sur l'âme humaine* ; *Essai philosophique*.

Enfin, en 1774 : *Les chaînes de l'esclavage* dont la vente médiocre à Londres l'incite à aller faire une tournée de propagande dans les villes du Nord (Edimbourg, Carlisle, Berwick et Newcastle) ; peut-être est-ce au cours de cette tournée qu'il rencontre le Dr Buchan William ? Marat, très actif, rentre à Londres, est admis au 3<sup>e</sup> grade de la Maçonnerie à la Loge des Maçons libres et accepté le 15 juillet 1774. Il met au point une édition en français de son *Essai sur l'Homme*, publié par l'éditeur Marc-Michel Rey, l'ami de Rousseau, chez qui il se rend à Amsterdam et où il visite la Loge maçonnique *La Bien-Aimée*, le 21 octobre 1774.

Début 1775, Marat rentre à Londres et le 30 juin est reçu Docteur en médecine de l'Université de St-Andrews, près d'Edimbourg, parrainé par les Drs Buchan et James, d'opinion « avancée ». Il publie en automne un ouvrage de médecine : *Essai sur la blennorrhée*.

Les années 1773 à 1775 sont pour les historiens extrêmement difficiles : Marat, très actif mais aussi très secret, n'est pas une vedette de l'actualité, mais c'est sûrement un « terroriste intellectuel ». Il a alors la trentaine. Pour certains, le doctorat de J.-P. Marat est un doctorat de complaisance obtenu sur la recommandation de deux parrains et moyennant le versement

de droits universitaires sans scolarité. Si le nom de Marat ne figure pas sur la liste des inscrits de l'Université, il est connu qu'à cette époque (1773-1774), Marat utilise différents faux noms, et l'un : « John White », a étudié l'anatomie, la chirurgie, la médecine interne et la botanique en 1773 et, en 1774, l'anatomie, la chirurgie et la physiologie à Edimbourg, et pour le Dr Henry Lonsdale, de Carlisle, deux fois président du « Royal Medical Society », le « John White et Marat » ne font qu'un. Son diplôme de docteur en médecine est un doctorat d'Université et non d'Etat. Et sur ses deux travaux de médecine, de 1775 sur la blennorrhée et de 1776 sur les yeux, figure son titre de docteur en médecine.

Revenons sur l'origine espagnole de Marat ; le doute se précise. En 1783, il espère être nommé membre de l'Académie des sciences de Madrid, en cours de création ; or, dans l'échange de correspondances avec M. Roume de Saint-Laurent ou avec le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France, ne figure aucune allusion à une origine espagnole. Il s'est mis à l'étude de la langue espagnole en vue de sa nomination, étude qu'il abandonne en même temps que tout espoir d'être académicien espagnol.

Faute de documents, nous ignorons totalement les rapports entre le Dr Buchan et J.-P. Marat :

- 1) Se sont-ils rencontrés ? Nous pensons que oui, à Edimbourg en 1774-1775 ? Ils avaient en effet plusieurs points communs : élevés à la campagne dans l'enfance, d'où cet amour du terroir ; protestants et croyants ; même maître : J.-J. Rousseau, et la médecine.
- 2) Tandis que Marat est mis en pièces par Voltaire, Buchan atteint à l'universalité médicale.
- 3) Aucune trace de l'appartenance à la franc-maçonnerie du Dr Buchan, mais un Buchan David Stuart Erskine fut Grand Maître de la Grande Loge d'Ecosse en 1781-1782. Etaient-ils parents ?

Leurs relations ne sont pas privilégiées, puisque nous ne trouvons aucune référence de Marat dans les ouvrages du Dr Buchan, pas plus du Dr Buchan dans ceux de Marat, et cependant Marat à son retour en France est nommé Médecin des gardes du corps de la Maison d'Artois en 1777 jusqu'en 1786, où figure depuis 1776 jusqu'en 1788 le Dr Duplanil, traducteur de l'ouvrage du Dr Buchan : *Médecine domestique*. Marat ne figure pas parmi les sous-copieurs de l'ouvrage, alors que de situation aisée.

Les Almanachs royaux donnent chaque année la liste des médecins de la Maison d'Artois où sont réunis les noms de Duplanil et de Marat.

Marat, en 1791 et, peut-être, en 1792, va se réfugier à Londres pour quelques mois, dans une situation financière et morale difficile ; il ne semble pas revoir le Dr Buchan, en pleine gloire à Londres depuis 1780, et qui a la réputation de ne pas savoir refuser de rendre service.

Marat, lors de sa première rencontre avec Buchan, a-t-il trop brutalement abusé de celui-ci : promotion rapide, ennuis d'argent éliminés sans qu'on sache comment à cette époque, ou s'est-il conduit comme un ingrat ?

Duplanil, par sa traduction de Buchan depuis 1775, ne peut être ignoré de Marat, pas plus que Duplanil ne peut ne pas connaître Marat, docteur en médecine et auteur d'ouvrages médicaux, tant anglais que français (comme médecin des gardes du corps de la Maison d'Artois). Faute de documents, nous ne pouvons que bâtir des hypothèses :

- 1) Duplanil et Marat se connaissent sans se fréquenter, ni s'estimer mutuellement.
- 2) Marat, solitaire et secret, évite tout rapport avec Duplanil.
- 3) Duplanil ignore que Marat connaît Buchan, alors que Marat ne peut ignorer la liaison médico-littéraire Buchan-Duplanil.

Le docteur Duplanil a laissé un manuscrit qui devait être publié : *La clé des ouvrages qui composent ma bibliothèque*, et était fort riche. Ce manuscrit était en possession de M. Lamy, libraire cité par Quérard dans *la France littéraire* en 1828. Quel instrument de travail si nous pouvions le retrouver !

Le casier du Dr W. Buchan au Royal College de Medecine d'Edimbourg est vide de tout document, à l'exception de deux lettres et d'un portrait. Un jour, retrouverons-nous les documents qu'il contenait ?

D'après les annotations des différentes éditions de *Médecine domestique* traduites par Duplanil, celui-ci mentionne une nombreuse correspondance avec Buchan, rendue impossible entre 1790 et 1802 (la 4<sup>e</sup> édition française est publiée en 1789 et la 5<sup>e</sup> en 1802. La 10<sup>e</sup> édition anglaise est publiée en 1785, tandis que Buchan en est à la 17<sup>e</sup> en 1800). Cette correspondance nous échappe. Peut-être qu'un jour...

La correspondance privée de Marat est perdue à jamais, ayant été presque complètement anéantie involontairement par Simone Evrard après sa mort. Il ne reste pratiquement rien d'antérieur à 1776, donc toute la période anglaise de Marat, en dehors de ses ouvrages.

De *Marat médecin*, il faut retenir :

- 1) Il est le premier médecin à adopter le secret professionnel obligatoire en matière médicale ;
- 2) dans toutes les observations médicales faites par Marat, il est le premier à remplacer le nom du malade par des initiales ;
- 3) il introduit la discrétion chez le médecin ; il considère que c'est un devoir pour le médecin ;
- 4) il est le premier à doser l'électricité médicale en thérapeutique et son utilisation en ophtalmologie ;
- 5) il différencie l'opticien de l'ophtalmologiste qui n'existe pas encore.

*Marat, agent secret ?*

En juin 1774, Marat est admis à la Grande Loge maçonnique de Londres ; le 30 juin 1775, il est docteur en médecine anglais. La guerre d'Indépendance des Etats-Unis commence le 18 avril 1775 ; le 4 juillet 1776, déclaration

d'Indépendance des Etats-Unis. Marat quitte subitement Londres le 10 avril 1776, à destination de Paris où il se retrouve, très vite, médecin « mondain », très aisé financièrement ; entre comme médecin des Gardes du corps à la Maison du comte d'Artois, lieu privilégié tant civil que militaire ; le 24 juin 1777, après que La Fayette s'enfuit de Paris en mars 1777 pour embarquer sur le *Victoire*, à destination des Etats-Unis. Paris intrigue, tout ira bien pour Marat jusqu'en 1783.

Marat n'aurait-il été qu'un agent secret anglais ? Le sort des armes ayant été défavorable à l'Angleterre, celui-ci se trouve limogé et n'étant pas découvert, n'a aucune raison de ne pas garder le silence. Pour reprendre du service, il entame des négociations en 1783 vers l'Espagne, rivale de l'Angleterre, sans aboutir.

Cette hypothèse est d'autant plus troublante qu'il ne cherche jamais à appartenir à une loge maçonnique française, sans doute pour ne pas être parjure.

Le parti pris des auteurs anglais contre Marat ne serait-il qu'une amertume envers un homme qu'ils croyaient avoir « achevé » et ne serait-ce pas un moyen de défense pour éviter une trop grande curiosité sur le « Marat anglais » qui s'est considéré comme l'un des leurs lors des « chaînes de l'esclavage » et de l'affaire Wilkes ?

Après avoir servi la couronne d'Angleterre, celle-ci a renié Marat deux fois : une première comme agent secret, une seconde comme révolutionnaire monstrueux. Curieusement, c'est une Normande, Charlotte Corday, qui l'assassina. Et c'est le chirurgien-dentiste, le sieur Antoine Delafondée qui tenta, en vain, les premiers secours ; celui-ci se prétendait le seul élève-associé de M. Fauchard, le père de l'art dentaire.

## BIBLIOGRAPHIE

*Almanach royal*. — De 1776 à 1788 inclus.

J. MICHELET. — « Histoire de la Révolution française », T. II (« Le premier pas de la Terreur »), A. Pilon, Paris, 1868.

F. CHEVREMONT. — « J.-P. Marat, esprit politique », 2 vol., Paris, 1880.

P. DE WITT. — « Jeunesse de Marat », Lib. Acad. Perrin, Paris, 1892.

Dr CABANES. — « Marat inconnu », A. Michel, Paris, 1891 et 1911.

G. PILOTELLE. — « J.-P. Marat, sa vie en Angleterre », *Chronique médicale* n° 10, 1<sup>er</sup> octobre 1899, Paris.

Mme ROLAND. — « Mémoires », H. Plon, Paris, 1864.

BRISSOT. — « Mémoires », *Bibliothèque des Mémoires* (T. XXXII), Firmin Didot, Paris, 1877.

Ch. VELLAY. — « Correspondance de Marat », Fasquelle, Paris, 1908.

Ch. VELLAY. — « Pamphlets de Marat », Fasquelle, Paris, 1911.

H.S. ASHBEE. — « Marat en Angleterre », Paris, 1890.

H. FLEISCHMAN. — « Marat et sa maîtresse », Publications modernes, Paris, 1910.

- Ed. HERRIOT. — « Dans la forêt normande », Hachette, Paris, 1925 (§ 6).
- L.R. GOTTSCHALK. — « J.-P. Marat, l'ami du peuple », Payot, Paris, 1929.
- J. FRANÇOIS-PRIMO. — « Jeunesse de Brissot », Grasset, Paris, 1932.
- G. WALTER. — « Marat », Al. Michel, Paris, 1933 et 1960.
- E. ALBERT-CLEMENT. — « La vraie figure de Charlotte Corday », Emile Paul Frères, Paris, 1935.
- J. CASTELNAU. — « Marat, l'ami du peuple », Hachette, Paris, 1939.
- A.G. CHEVALLIER. — « Marat médecin », *Revue Ciba* n° 11, Bâle, 1940, tome I.
- A. BERNARDINI. — « Le juif Marat, études et documents », Paris, 1944.
- L. SCHELER. — « Marat : Textes choisis », Ed. de Minuit, Paris, 1945.
- G.S. JUSKIEWENSKI. — « J.-P. Marat », thèse de doctorat en médecine, Bordeaux, 1933-1934 (n° 44).
- Duc DE LA FORCE. — « De Colbert à Marat », La Table ronde, Paris, 1946.
- R. REGIS. — « La citoyenne Marat », Ferenczi, Paris, 1949.
- Ch. REBER. — « Un homme cherche la liberté : J.-P. Marat », A la Baconnière, Boudry-Neuchâtel (Suisse), 1949.
- J. GRAY. — « History of the Royal medical Society (1737-1937) », Edinburgh university Press, 1952.
- A. CONTE. — « Sire, ils ont voté la mort », R. Laffont, Paris, 1966.
- J. MASSIN. — « Marat », Club français du Livre, Paris, 1960, et Livre-Club Diderot, 1969 (collect. *Précurseurs*).
- J. MARTINEAU. — « F.V. Raspail ou le bon usage de la prison », précédé de l'étude impartiale sur J.-P. Marat, Paris, 1968.
- G. GODLEWSKI. — « Des Médecins et des Hommes », L'Expansion, Paris, 1972.
- Cl. MANCERON. — « Les hommes de la Liberté » (T. I, II, III), R. Laffont, Paris, 1973 à 1976.
- Dictionnaire universel de la franc-maçonnerie*, Ed. Prisme Navarre, 1974.
- MARAT. — « Plan de Législation criminelle », Aubier-Montaigne, 1974.
- M. VOVELLE. — « Marat, textes choisis », Ed. Sociales, Paris, 1975.
- Ch. DEDEYAN. — « Cosmopolitisme européen sous la Révolution et l'Empire », Sedes-CDU, Paris, 1976.
- L.R. GOTTSCHALK. — « Marat Jean-Paul, a study in radicalism », 1967, University of Chicago Press (texte de 1927 + bibliographie, 1967).
- Annales historiques de la Révolution française* :
- 1970 : « Marat inédit : Lettre au comte d'Aranda, du 17 sept. 1783 » (n° 199, janvier-mars 1970).
- 1935 : Diplôme maçonnique de Marat (T. XII).
- 1936 : L.R. GOTTSCHALK. — « Etudes récentes sur Marat » (T. XIII, mars-avril 1936).
- 1964 : Dr EMILIO MARA (Cagliari). — « Origines et âme sardes de J.-P. Mara dit Marat » (n° 175, janvier-mars 1964).
- 1966 : « Marat n'a pas été un voleur : Une lettre inédite » (R. Darnton), juillet-septembre 1966.
- 1966 : R. CHAMPEIX. — « Savants méconnus. Inventions oubliées », Dunod, Paris. « Marat ou la science agressive », p. 234-264.
- Ch. VELLAY. — « Œuvres politiques de Fabre d'Eglantine » (Fasquelle, Paris, 1914) : « Portrait de Marat », p. 247-260.

- A. LE CORBEILLER. — « Le calvaire de Madame Roland », Ed. C.L., Paris, 1942.
- H. BUISSON. — « Le crime de Charlotte Corday », Ed. Marcel Puget, Paris, 1963, T. II, p. 161-215. « J.-P. Marat physicien, médecin, député et journaliste ».
- BARBAROUX. — « Mémoires annotés par Alfred Chabaud », Lib. Armand Colin, Paris, 1936.
- Melchior-Bonnet BERNARDINE. — « Charlotte Corday », Lib. Académique Perrin, 1972.
- Peter WEISS. — « La persécution et l'assassinat de J.-P. Marat représentés par le Groupe théâtral de l'hospice de Charenton, sous la direction de M. de Sade », Edit. du Seuil, Paris, 1965.
- A.E. SOREL. — « Charlotte Corday, arrière-petite-fille de Corneille », Paris, 1930, Hachette.
- A. SOUBIRAN. — « Ce bon docteur Guillotin », Lib. Acad. Perrin, Paris, 1962.
- Destins tragiques.* — T. I : « Marat », Edit. O. Lesourd, Paris, 1946.
- Ch. SIMOND. — « Marat », Edit. L. Michaud, Paris, 1918.
- J.-P. BAILLIART. — « Un oculiste méconnu », in *L'ophtalmologie des origines à nos jours*, T. II, 1979, Edit. Lab. H. Faure, Annonay, France.
- J. RECHTMAN. — Thèse de doctorat en chirurgie dentaire, n° 3206, 1979 : « William Buchan (1729-1805). *Tonus médical*, n° 507, 22-9-1980 : « Un médecin nommé Marat », p. 30 : « Si Médecine m'était contée ».
- Dr HEYMANS. — Cours à la chaire d'histoire de la médecine sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, en avril 1980. *Cours sur Marat*.
-